Document généré le 15 juil. 2025 17:12

Continuité

CONTINUITÉ

Restauration en mutation

Colette Naud

Numéro 139, hiver 2014

URI : https://id.erudit.org/iderudit/70876ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)
1923-2543 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Naud, C. (2014). Restauration en mutation. *Continuité*, (139), 11–13.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

RESTAURATION EN MUTATION

par Colette Naud

Des anciennes interventions peu scrupuleuses jusqu'à l'actuel respect total de l'œuvre originale, le métier de restaurateur a bien changé.

Autrefois métier traditionnel qui se transmettait de maître à apprenti, la restauration se pratique désormais souvent avec un diplôme universitaire en poche. En Europe, les plus anciennes écoles de restauration datent de l'après-guerre. Au Canada, l'Université Queen's, à Kingston, a commencé à former des restaurateurs à la maîtrise en 1978.

Comme dans les autres domaines du savoir, le chemin parcouru en restauration depuis 70 ans est immense. Si les méthodes et les produits ont changé, l'attitude par rapport aux œuvres d'art a radicalement évolué. De nos jours, le respect de l'original est un principe sacré. À l'opposé, les anciens restaurateurs se permettaient toutes les modifications: agrandir ou rapetisser l'œuvre, changer sa forme, voire son iconographie... Par exemple, à l'église Saint-Roch, à Québec, on peut encore voir un tableau de Simon Vouet (1590-1649) représentant saint Antoine... transformé en saint Roch par Joseph Légaré (1795-1855).

Camoufler l'indécence

Jadis, les restaurations étaient surtout effectuées par des peintres, des religieuses ou des restaurateurs de passage venant d'Europe ou des États-Unis.

Beaucoup de tableaux étaient des œuvres pieuses avant d'être des œuvres d'art: on priait devant ces objets de culte, qui devaient d'abord évoquer le monde spirituel, et non faire voir la matérialité de la peinture. En plus des restaurations usuelles, les propriétaires des œuvres demandaient parfois aux restaurateurs de cacher certaines parties du corps trop exposées et potentiellement distrayantes pour les fidèles. Ces modifications s'appelaient les « surpeints de pudeur ». Par exemple, vers 1839, dans une lettre à mère Saint Henry, supérieure des Ursulines de Québec, l'abbé L.-J. Desjardins demande de « faire voiler » la poitrine d'une Marie-Madeleine. Il charge une religieuse de cette besogne car, précise-t-il, « nos artistes pestent contre les draperies additionnelles ».

À Saint-Jean-Port-Joli, c'est l'évêque qui demande que soit couvert le corps du Christ sur le tableau du maître-autel de Louis Dulongpré (1745-1843). Ces pudibonderies existaient depuis longtemps: les nus de Michel-Ange à la chapelle Sixtine ont été habillés dès 1565.

Vers d'autres dimensions

Les modifications les plus fréquentes concernaient cependant les dimensions et la forme: on voulait une forme rectangulaire plus simple à encadrer qu'une forme cintrée, on souhaitait réutiliser un cadre, ou alors on recherchait la symétrie d'un ensemble.

Au début du XIX^{e} siècle, les prêtres du Séminaire de Québec ont même fait couper en deux un tableau trop grand pour être

Détail du Baptême du Christ *de Louis Dulongpré, tableau du maître-autel de l'église de Saint-Jean-Port-Joli, avant et après le retrait de ses surpeints de pudeur*

Photos: Michel Élie

La toile Les ermites de la Thébaïde *de Laurent Guillot, qui avait été coupée en deux, a retrouvé son intégrité grâce à l'intervention des restaurateurs du Centre de conservation du Québec.*

Photos : Jacques Beardsell

exposé là où ils le souhaitaient. Signé Laurent Guillot (1756-1808), *Les ermites de la Thébaïde* a été divisé pour être exposé de chaque côté d'une porte dans la chapelle du séminaire. Lors de la restauration du tableau en 2012, au Centre de conservation du Québec, les châssis ont été retirés et les bords originaux de la peinture, qui avaient été pliés lors de la division, ont été remis à plat. Le tableau n'avait pas été coupé exactement au centre afin, sans doute, de conserver intacts les anges dans la partie supérieure ainsi que la signature qui se trouve sur un rocher de la partie inférieure. Pour que les deux « nouveaux » tableaux aient la même dimension, le restaurateur du XIX^e^ siècle avait ajouté une bande d'environ 25 cm sur le bord de la section la plus étroite. Après le retrait de cette bande, les deux parties ont été rentoilées, c'est-à-dire qu'on a collé une nouvelle toile au revers des tableaux afin de les réunir et de les retendre sur un nouveau châssis, ce qui a redonné à l'œuvre ses dimensions originales.

Les critiques de Morisset

Gérard Morisset (1898-1970), directeur du Musée du Québec de 1953 à 1965, était impitoyable à propos de ces peintres-restaurateurs, qu'il qualifiait de « tripatouilleurs ». Publiés dans *Le Canada-français* dans les années 1930, certains de ses propos sur le fonds Desjardins (un ensemble de quelque 200 peintures religieuses européennes envoyées au Québec au début du XIX^e^ siècle) sont féroces. Ils montrent la frustration d'un historien de l'art devinant une œuvre de qualité cachée sous des surpeints malhabiles et ne pouvant plus la voir, la décrire ni l'apprécier.

Ainsi, concernant les peintures de l'église de Baie-du-Febvre, il écrit que « ces chefs-d'œuvre [ont] été la proie des flammes ou… des restaurateurs ». À propos d'un tableau de l'église Saint-Michel de Sillery, il affirme que le restaurateur, John Purves-Carter (1877-193?), aurait pu le respecter « en n'y touchant point ».

Au sujet de *L'adoration des mages* de Claude Vignon, dans l'église de Saint-Henri-de-Lévis, Morisset se plaint : « Sous les repeints intempestifs et malgré les agrandissements malencontreux, on devine des qualités […] que les restaurateurs ont été incapables d'anéantir […] le restaurateur l'a replâtré avec tant de sans-gêne qu'il ne reste plus de l'œuvre primitive que la tête de l'un des pages […] C'est une pièce définitivement gâchée. Elle serait détruite que son sort serait moins pitoyable ; sous la pellicule picturale qui se voit aujourd'hui, est enfouie pour toujours la composition originale. »

Les attaques de Gérard Morisset contre ces interventions abusives sont compréhensibles, car il croyait que ces œuvres des siècles passés étaient ruinées pour toujours. Il ignorait qu'une autre génération de restaurateurs pourrait réparer ces outrages en retirant les

Photo : Jean-Guy Kérouac

Photo : Michel Élie

Le retrait des surpeints de L'adoration des mages *de Claude Vignon permet d'apprécier les lignes et les couleurs de l'œuvre originale.*

« barbouillages » et les « tripatouillages », et que leurs traitements permettraient de nouveau aux historiens de l'art d'étudier et d'apprécier les originaux cachés depuis des décennies.

Le bon côté des choses

Les interventions des anciens peintres-restaurateurs ont cependant eu une conséquence positive : elles ont permis à certaines œuvres d'arriver jusqu'à nous. Dans le catalogue *Les arts en Nouvelle-France*, Laurier Lacroix écrit en effet que « l'essentiel de la production artistique de cette époque a été détruit ». Plusieurs œuvres ont brûlé dans des incendies, et beaucoup d'autres ont sans doute été jetées parce qu'elles étaient trop abîmées.

Les surpeints des peintres-restaurateurs auront donc agi comme une couche de protection qui a empêché l'écaillage des couches anciennes. La vivacité des nouvelles couleurs trahissait certes les coloris originaux, mais redonnait une certaine vie aux personnages à moitié disparus sous les strates de saleté et de vernis.

Et pour les restaurateurs d'aujourd'hui, les « repeints intempestifs » et les « agrandissements malencontreux » de leurs prédécesseurs entraînent un autre bénéfice collatéral : la joie de redécouvrir des trésors cachés.

Colette Naud est restauratrice à l'atelier des peintures du Centre de conservation du Québec.

Québec
Gouvernement du Québec

Sylvain Gaudreault
Ministre des Transports
Ministre des Affaires municipales,
des Régions et de l'Occupation du territoire
Député de Jonquière